

Le lieu du monde

Emon Peyrat

Elle aurait pu être la fille que je n'ai pas eue, elle a vingt ans et a choisi le cahier pour moi, aucune raison, ni Noël ni anniversaire, je lui ai dit « donne-moi un cahier pour écrire le livre », celui qu'elle voulait lire de moi, c'est fait, le cahier est là et moi j'écris mon livre.

Je sais ce que je veux y mettre, je veux parler d'elle, de tous les cadeaux qu'on fait sans y réfléchir, des cadeaux qui ne servent à rien, qu'on oublie dans un coin ou qu'on redonne à quelqu'un d'autre, pour se débarrasser, certains cadeaux sont lourds, inadaptés, à faire pleurer. La plupart.

Pas le sien. C'est le livre que j'écris.

Elle l'a voulu en cuir patiné, avec un revers qui sert de marque-page au fur et à mesure de l'écriture, de sa lecture, qu'on rabat ou pas, selon le besoin.

C'est un livre inventif ; en plus du revers, elle m'a fait remarquer les deux signets en ruban brillant, orange et caramel ; ils auront la même utilité, le moment venu, d'arrêter le flux de l'encre, quand le lecteur veut se reposer. La lecture parfois ça suffoque, comme la vie.

À la fin du cahier, il y a un soufflet, à l'intérieur, de couleur miel – celle du dedans.

Le soufflet est une trouvaille, j'écris au fur et à mesure des petits feuillets que je numérote et que je glisse dedans, cachés, avant de recopier les signes sur le cahier, clairement, bien lisibles.

L'encre, c'est la vie qui coule, le sang, ça se rejoint, les mots qu'on n'a pas su dire, ceux qu'on a ravalés ou qu'on regrette, la deuxième chance des paroles, c'est plus précis que la vie, il suffit de suivre la ligne, ça file tout seul.

On dirait qu'elle avait tout compris en choisissant le cahier, on peut lire à la fin déjà, où on trouve *Achevé d'imprimer*, la date et le dépôt légal : « Ce carnet unique aux motifs complexes aussi agréable à la vue qu'au toucher capture l'essence de la reliure de style Renaissance. A cette époque les manuscrits étaient renommés pour leurs couvertures en cuir fin du Maroc travaillées de manière exquise. Ces reliures étaient ornées de délicats motifs de feuillages en or repoussé. Venu d'Extrême-Orient, ce style d'ornementation apporta une légèreté et une perspective nouvelles absentes des manuscrits médiévaux. Leur beauté intemporelle est rehaussée par notre papier couché fin de qualité archive, idéal pour donner libre cours à votre inspiration ».

Les feuillages d'or repoussé de la Renaissance protègent mes mots de la furie des éléments dans la nature comme dans la vie, elle le savait, j'avais besoin de ce cahier.

Léger, c'est la devise, léger et délicat, et attention ! Plus un cadeau est délicat, endimanché avec ses rubans, ses folies, apparemment inutile, plus il menace d'imaginer la vie. C'est fait.

Pour écrire il me fallait ce cahier ; le reste, le lieu, le temps, c'était avant. Carine relit le texte au fur et à mesure, elle est la gardienne des mots, c'est convenu ainsi, j'écris et elle lit, c'est ça.

Longtemps il n'y a pas eu de place pour ces mots parce qu'ils ont besoin d'un lieu où loger, et ce lieu n'existait pas. Alors le temps passait, respirer, rencontrer les gens, voir des visages, regarder la couleur du ciel – toujours à une ombre près, un cil – parler, rire, éclater de rire, aimer les gens, se perdre sur les chemins qu'ils foulent, passer ; pour après des années et des années de ces pas perdus, confondus dans les clairières, la même histoire... simplement découvrir ce qu'on a toujours su, qui vous étreint et vous guidait : « je vais ailleurs » et cela peut être dix heures, comme ce soir sous la lampe chez moi, ou midi dans le plein jour d'un ciel ouvert en giboulées, c'est exactement la même chose, le rendez-vous du monde avec la solitude de ce vide présent, l'absence des choses, le sentiment aigu qu'elles donnent congé dans la transparence des pages blanches qu'elle m'a tendues.

Longtemps je n'ai pas pu écrire faute de lieu ; je cherchais dans ma tête le lieu possible dans la ville, le lieu pour l'encre et pour les mots, je me cherchais dans le décor, un café qui regarde la Seine ou un banc à Mexico, Chapultepec, entourée des cris et des ballons d'enfants. Leurs voix aussi. Je cherchais ces images plus que les phrases ou plutôt je croyais qu'il fallait d'abord ces clichés pour que sortent les mots, enfin, les mots que je n'arrêterais plus.

Longtemps j'ai vécu sans écrire, dans la douceur quand je vivais, des mots tout près, si près qu'ils ressemblaient aux baisers qu'on dessine avec les lèvres quand on est très pressé et qu'on n'a pas le temps, au moment justement où une bande d'oiseaux dessine en pointillé un ballet d'encre noire et disparaît – ou je l'aurais rêvé ? – puisque maintenant l'essaim revient comme une vague, pointant le cap vers la mer, réordonné, confiant. Et puis toujours ce goût des roses absent, même des baisers, même des oiseaux...

Depuis toujours je me rappelle avoir vécu dans la proximité du blanc qui fait la lisière des choses, frontière elle-même coutumière. Ce n'était pas, pour moi que le monde eût perdu ses couleurs, au contraire, c'était un monde plutôt triomphant, coloré, une splendeur désirable avec des formes de plus en plus achevées, un royaume. Mais en même temps c'était comme si la frontière claire avait grandi en intensité et sans savoir exactement comment c'est venu, la chose claire s'est installée au cœur de la vision pour réclamer sa place.

Désormais quand je regarde, c'est un monde troué de voie lactée, aux contours définis, ouvert sur ses bordures de fuite.

C'était bien puéril de chercher un lieu pour écrire parce qu'on n'écrit pas des formes pleines du monde, on écrit à l'envers, du lieu désert qui fait signe, commun à tous les lieux, contemporain à tous les temps, avant la naissance.

*

Un jour, - c'est ce soir - je me suis mise à ma table pour décrire la petite terrasse blanche aux volets bleus, que j'aperçois du côté cour de ma chambre ; l'image était à ce point violente qu'il fallait bien que je la note. Et puis en ouvrant le cahier – vous vous souvenez, *papier couché fin de couleur archive* ? – il y a une autre image qui était aussi insistante que celle de la terrasse qui n'était plus sous mes yeux parce que je n'écris plus dans ma chambre, mais dans le bureau, sur la rue : un bouquet de roses jaunes, un jaune avec l'acide du citron pâle, que j'ai rapporté ce matin du marché. Il fallait choisir de retourner à la fenêtre de la chambre pour vérifier les points rouges des géraniums sur le mur blanc, les lattes du store de la porte bleue, à demi tiré, ou se décider pour les roses à portée de regard comme de la lumière solide, en gouttes.

C'est dans l'hésitation qui a suivi – j'étais debout sur le seuil de la porte, entre la chambre et le bureau, ne voyant ni la terrasse ni le bouquet –, que quelque chose blanc est apparu, visible, à la hauteur à peu près du bouquet, forme tremblante et seule, sur une ligne qui aurait pu me conduire à la terrasse bien sûr, mais aussi c'était l'évidence, vers tous les lieux du monde. La condition c'était de s'installer dans cette tache claire, qui avait la lumière de l'or des roses, la blancheur ombrée de bleu de la terrasse, et puis avec docilité, lentement, sans se préoccuper du temps, sans prendre garde au lieu : d'écrire.

Dans le cahier. Dont acte.

*

Le fil vient de plus loin.

C'est au Cap Sounion, à Pâques, en 1972 ; là se déchire le paysage. Les guides, les textes littéraires dévorés avant les visites, tout exaltait la beauté du pays. Je me rappelle des variations de Chateaubriand sur l'Acropole, et cette couleur particulière, pêche, que prend le marbre à la tombée du jour. À vérifier. Je vérifiai. Il fallait simplement regarder, comme les guetteurs. J'ai regardé. La route qui va au Cap Sounion, serpente, longe la mer, grimpe ; et le soleil de ce jour-là, la perfection d'un disque de métal qu'on aurait accroché comme un bijou, sur une turquoise, joue à cache-cache avec la voiture, le désir, la courbe de la côte. Devant les ruines, nous avons contemplé la mer, la pierre, la boule rouge qui s'enfonçait insensiblement dans l'eau, comme dans le générique d'*India Song*, avec la différence que là c'était réel. Peut-être.

Pourquoi ai-je pensé peut-être ? Ça n'avait pas le sens commun, mais dans ce doute, tout le visible a basculé.

Nous sommes rêvés.

Anne-Marie Stretter est debout, dans sa robe rouge du bal, un rouge lie de vin. L'homme s'approche de son visage et la caméra en gros plan filme le ralenti du visage. C'est tout. Le plan est fixe.

En tout cas le visage est immobile et les yeux, mes yeux, dévorés par l'écran, comprennent que l'infini n'est ouvert, que l'invisible n'est offert à voir que parce que le mouvement a été arrêté. Le monde s'ouvre. C'est aussi simple que cela.

Et c'est à cause de cette image un jour ouverte qu'au Cap Sounion, quelques années plus tard, j'ai pu douter de la vision et vouloir traverser, pour *voir*. De sorte que lorsque j'écris : « c'est d'abord né en moi comme un désir... » que je raconte l'épisode précis de Grèce, je ne suis pas dans le vrai. Le commencement n'est pas là devant la mer puisque lui préexiste le visage de Delphine Seyrig dans ce cinéma du Quartier Latin, même si je l'ai oublié : il n'y a pas de commencement absolu.

La phrase sur laquelle bute Carine en lisant, c'est la phrase du passage, la charnière par laquelle les deux mondes sont joints : le lieu est blanc, la phrase, un lieu à part, au cœur du monde.

*

Voilà pourquoi je n'ai plus peur des mots face au monde innombrable, j'écris sur le cahier, j'ai le temps, tout rentrera, mot à mot, je le sais, à son heure. Le nombre des pages est déjà prêt, le format ; la pourvoyeuse a aussi choisi des stylos qui glissent parfaitement et se complètent : le bille est violet pour aller avec le cahier, il noircit les feuillets du soufflet, le plume lui, a une encre bleue qui convient à l'effaceur si je me trompe quand je recopie ; j'ai tranché, elle avait aussi

proposé des cartouches noires, trop risqué : j'écris en tremblant et en effaçant pour qu'on voie la trame. C'est comme ça. Il y a un sens.

